

VOYAGER

L'AUTRE VOIE DU MONDE

par Franck Michel

Tout être humain est d'abord un nomade. Même si trop souvent il semble l'ignorer avec une coupable obstination! De la naissance à la mort, l'homme ne cesse de cheminer. En quête d'Ailleurs, d'Ici, de l'Autre, de Soi.

Le routard, le nomade ou le pèlerin est d'abord un homme en mouvement, debout et forcément digne: souvenons-nous de cet «homme qui marche» finement sculpté et sans cesse en proie à la suffisance des décideurs et à l'oppression des dominants. Mais un homme debout est un homme qu'on n'est pas encore parvenu à achever, à lobotomiser, ou à rassurer devant son poste de télé, ultime icône divine d'une modernité en perdition. La faute n'est pas imputable au voisin, à l'étranger, au marginal ou à la pomme responsable de tous les maux, il suffit d'aller chercher au fond de soi. La servitude volontaire est multiforme. Rien de neuf en vérité, sinon que l'auto-asservissement porte les habits imaginaires d'une liberté tronquée. La quête de l'autonomie n'est pas une partie de plaisir même si elle y mène inéluctablement...

Le voyageur aux semelles de vent est un homme assoiffé d'une liberté de plus en plus confisquée. L'université des routes nous offre des pistes pour réapprendre à désapprendre, apprendre davantage pour mieux cesser de prendre. En fait tout un programme d'éducation au voyage qu'aucun politique n'aura jamais le courage de proposer... Nul doute que tant que l'élevage des enfants primera sur l'enseignement des humanités, le voyage reste l'une des voies de prédilection pour l'émancipation des êtres.

Une autre voie est possible

Arpenteur des confins, des marges et de la marginalité, passeurs de frontières, le marcheur, le flâneur et le stoppeur s'opposent souvent au diktat de ceux qui tentent de gérer leur quotidien. Et ils sont nombreux les tue-la-vie, d'autant plus que l'industrie de la peur attise les clivages les plus stupides et nourrit les haines les plus tenaces. Ce voyageur alternatif avance à contre-courant. D'ailleurs il ne court guère et préfère la ren-

contre à l'exploit, le durable à l'éphémère, le temps à la montre, et l'expression des sens aux démonstrations de force... Seul et stigmatisé au milieu de la meute légitime, il ne partage que trop bien les mots de la chanson de Brassens qui constate

**Le voyage reste
l'une des voies
de prédilection
pour l'émancipation
des êtres**

que «les braves gens n'aiment pas que l'on suive une autre route qu'eux»... Il erre au lieu de faire, il réfléchit là où d'autres fléchissent, il questionne le monde et doute en permanence dans un univers fondé sur de bien douteuses certitudes, il dénonce enfin le paraître, le truquage et les autres bidouillages d'époque. Ce voyageur discret voire invisible disparaît derrière le décor criard et déjà ringard de l'aventure-business. L'errance volontaire qu'il vit sur les routes lui permet d'échapper – ou du moins de bénéficier d'un sursis – à la grisaille de la société de production et de consommation, dont l'avenir s'annonce bouché, voire Bushé, et mortifère.

N'oublions pas que l'Occidental s'engage en voyage généralement pour deux raisons fortement éloignées l'une de l'autre: pour mieux s'enfuir, et pour mieux revenir! C'est en effet cette mystérieuse alchimie qui donne tout le sens au voyage. Et celui qui se frotte ainsi aux désirs d'ailleurs se confronte aussitôt au monde avec ce qu'il a de meilleur et de pire. Le voyageur aussi est tout sauf uniforme, c'est sans doute ce qui le distingue si fortement du militaire: un touriste peut s'avérer être un esthète de la découverte, un routard peut devenir sans le savoir un

abuseur du tiers-monde, et un nomade peut se muer en errant qui n'aspire qu'à s'arrêter de bouger! En voyage, sur la route comme ailleurs, méfions-nous des étiquettes simplistes, réductrices et mal posées.

Le voyage est une expérience troublante au cœur de l'aventure humaine, celle où le moment de la rencontre avec d'autres gens, avec d'autres cultures, est encore possible. Ou du moins plus facilement envisageable que dans notre quotidien entièrement dédié à l'urgence de vivre. L'impératif de rentabilité et d'efficacité – des mots vulgaires érigés en vertus libérales – n'a fait qu'assassiner le plaisir de vivre, hypothéquer le temps et même l'envie de penser, réduire considérablement la liberté de circulation dans les têtes et sur les routes!

Se dérouter pour mieux cheminer

L'appel de la route est un hymne à la liberté, et s'enrouter s'oppose à s'encroûter. Rompre les amarres, couper les ponts et plus encore nos racines imaginaires reste le meilleur antidote à la routine forcément mortifère. Mais, malheureusement, la route c'est aussi la marque, la trace, la raison et l'ordre de l'État: il ne faut pas dépasser les bornes, dit l'adage... La route est le lieu de tous les extrêmes: avenue de la liberté reconquise pour Gandhi, chemin vers la révolution pour Mao, piste secrète pour l'Oncle Hô, sentier de la paix et des émotions retrouvées pour les flâneurs en tout genre, mais la route trop puissante se transforme en autoroute et puis c'est l'escalade avec le culte de la vitesse et celui de la guerre. De 1870, lors de la Commune, à 2003, lors de l'entrée des chars américains à Bagdad, la route aime le bruit des bottes, sous prétexte d'ordre et de sécurité. D'ailleurs une route barrée est une voie sans issue et l'annonce d'une économie bloquée. Le seul barrage autorisé est celui de la police pour

arrêter la course folle des gens en cavale, ou les résistants pendant la Seconde Guerre mondiale. Résister c'est créer, c'est aussi bouger, c'est bien connu. Et si l'éloge de la lenteur était intrinsèque à l'éloge de la désobéissance?

Immersion et lenteur

Le voyage comme la vie ont besoin de deux choses fondamentales pour mieux avancer: l'immersion et la lenteur. À force de sacrifier l'essentiel à l'urgence, les sociétés nanties du Nord ont souvent perdu le sens des priorités. La déroute offre un excellent moyen de se remettre en route, sur la bonne voie. Encore faut-il pouvoir/vouloir opter pour une telle voie. Le confort et l'arrogance incitent à préférer l'autoroute au chemin de terre, c'est ainsi. Et la tête, hélas! suit les pieds, l'esprit le corps, et le mal est fait. Michaux ou Eliade avaient déjà relevé que l'irrespect caractérisait l'Occidental en vadrouille depuis trop longtemps. La pratique de l'ailleurs, repensée à la lumière de Roger Bastide, rend compte de cette réalité affligeante qui accable tant de touristes-voyageurs ventripotents et pressés qui se disputent les derniers recoins de la planète à (re)visiter: «L'Occidental veut tout savoir du premier coup et c'est pourquoi dans le fond il ne comprend rien»... Un peu de patience Sahib, Tuan, Farang, Toubab, Mister! Un bouurlingueur comme Nicolas Bouvier, usager du monde et de ses routes s'il en est, considère avec une rare lucidité que «faire l'expérience qu'on n'est rien est une chose nécessaire sur le chemin de la vie». Une leçon de voyage et une philosophie de vie.

Franck Michel est anthropologue et écrivain, directeur de l'association Déroutes & Détours (www.deroutes.com). Derniers ouvrages parus: *Voyage au bout de la route*, L'Aube, 2004, et *Désirs d'Ailleurs*, Presses de l'université Laval au Québec, 2004.

*L'appel de la route est un hymne à la liberté.
Peinture et collage de Christophe Meyer.*